Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:

-Tourcoing: Trois mois. . 13.50 Six mois. . . 26.»»
Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Galais, Somme, Aisne, Ly France et l'Etranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable l'avance. — Tout abonnement con

ROUBAIX, 16 MARS.

BULLETIN DU JOUR

dants parisiens nous amonce que les journaux conservateurs de Paris publient ce matin, la protestation des ministres du 17 Mai, contre l'ordre du jour de flétrissure, voté jeudi, par la

Chambre des députés. Les termes de cette protestation sont à la fois très

modérés et très-dignes. Les signatai-res cont remarquer avec infiniment de raison que l'ordre du jour de jeudi est

un jugement prononcé sans instruction préalable, sans débats, en l'absence des

accusés, par un tribunal incompé-

Il n'y arien à répondre à cela; la dé-

cision de la Chambre produra sur l'opinion, un effet tout contraire à celui

qu'en attendaient ses auteurs, parce

qu'elle est à la fois, inique et passion-

M. Jules Ferry, ministre de l'ins-

truction publique, a déposé hier sur le bureau de la Chambre des députés, le

projet de loi contre la liberté de l'en-seignement supérieur. Ce projet inter-

dit aux universités et aux facultés in-

dépendantes de l'Etat, de prendre un autre titre que celui d'Ecoles libres. Les étudiants devront prendre leurs inscriptions aux facultés de l'Etat; les

examens seront passés devant des jurys composés exclusivement de profes-

seurs de l'Etat. C'est dire que désor-mais, les élèves des futures « Ecoles li-

bres » n'auront même plus la garantie d'impartialité que leur donnait le jury

mixte. Enfin le projet interdit l'ensei-gnement à tous les membres d'une cor-

poration religieuse non autorisée. L'œuvre de M. Ferry est une œuvre

d'iniquité et de despotisme ; elle ra-mène la France en arrière, et nous met

au dessous de tous les pays libres; elle nous met même plus bas que la Chine où les lois reconnaissent la li-

berté d'enseignement. Nous ne pou-vions nous attendre à autre chose de

On annonce que nous sommes à la

veille d'une nouvelle modification mi-nistérielle. Il paraît à peu près certain que M. Waddingtou abandonnera la présidence du conseil à M. Le Royer,

garde des sceaux et qu'il conservera

eulement la direction du porteseuille des affaires étrangères. Cette combi-

paison dont il est question depuis hier ne socurit que médiocrement à M. Wad-

ne soutt que medocrement a M. Waddington qui, pour donner toute liberté d'action à M. le président de la République aurait donné sa démission personnelle. Mais M. Grévy a vivement insisté, dit-ont, auprès de M. Waddington pour l'engager à conserver le ministère des affaires étrangères, où il

pouvait rendre encore au pays les plus

Par le temps de discussion orageu-

ses qui court, on a besoin à la tête d'un cabinet parlementaire d'un orateur politique capable de supporter le poids d'un débat tumultueux.

M. Waddington est un superior de la court de

M. Waddington est un savant dis-tingué, un orateur disert traitant de main de maître, les questions qu'il con-

naît, mais peu fait pour se jeter au mi-lieu des luttes ardentes de la tribune

on le succès dépend parfois d'un trait d'esprit ou d'une vigoureuse riposte. Le choix de M. Le Royer, comme

président du Conseil, engagerait le gouvernement plus à gauche encore. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'est

signalés services.

la part d'un tel ministre.

Une dépêche d'un de nos correspon-

considérablementaliéné l'extrême gauche dans la discussion de l'amnistie. A cette occasion, il a flétri la Com-

nune avec une énergie aussi grande qu'aurait pu le faire un orateur de la droite; il a combattu l'amuistie plé-nière, et c'est là un grief irrémédiable

Le vote de flétrissure

Il nous faut revenir sur cette mani-

festation frivole et platonique, sur ce rat enfanté par la montagne, et bion

préciser sa puérilité Cette flétrissure que M. Rameau, en ses foudres bouffonnes, et autres « Sca-

pins tonnans, » pour nous servir d'une expression du Paris-Journal, ont cru

infliger au maréchal de Mac-Mahon et à ses ministres, nous rappelait hier

certains précédents qui auraient dû se présenter à la mémoire de la majorité

et lui éviter cette mesquine et puérile

En vertu de la théorie qui régit no-

tre pays, le suffrage universel est au-dessus de la Chambre : or, comme nous le rappelions , puisque M. de Fourtou a été validé dans une des der-

nières séances, n'y a-t-il pas présomption suffisante que les crimes du l

Mai n'ont pas ému les citoyens de la circonscription de Ribérac au point de

leur donner envie de voir leur ancien député trainé sur la claie ? Qu'est-ce,

l'ailleurs, qu'une flétrissure pronon-cée par les adversaires politiques, des

vainqueurs ivres de leur triomphe e

parmi lesquels nous remarquons MM. Duportal et Bonnet-Duverdier; Un

abus de pouvoir et rien de plus.

Mais si la flétrissure n'était que gro

esque, on se contenterait d'en rire. Il a plus, malheureusement, comme le

signale justement le Salut public : au point de vue judiciaire, elle est tout

point de vue judiciarie, ene est tout ce qu'il y a de plus abusif. Imaginez-vous des représentants qui ont en face d'eux ce qu'ils appellent des coupables, et coupables, disent-ils, des plus grands forfaits. Va-t-on punir les criminels? pas le moins du monde, on essayera de los déshonners

A cette occasion, les journaux anglais n'ont pas assez de railleries pour nos comédiens de Versailles. Entre tous, le *Times* se distingue par l'apreté

de ses remarques sardoniques. Voi là bien longtemps, dit-il, qu'on flétrit ses

adversaires dans la belle France; on a flétri d'abord les royalistes, puis les

girondins, puis les montagnards, en-suite les républicains, après les hona-partistes, et à nouveau les royalistes, les orléanistes et les partisans du se-cond Empire des anathemes ne peuvent

même plus être pris au sérieux par les

En 1791, le comte de Mirabeau meurt

après une existence tourmentée où l'infamie le disputait à la gloire ; on ordonne le dépôt de ses cendres au

Panthéon. Deux années après, la Convention décrète que l'atroce Marat prendra la place de l'orateur notoire-

ment vendu à la cour ; une année en-core et cette même Convention, débay-rossée de Robespierre, fait jeter à l'é-gout; d'où il n'est pas encore sorti, le

On voit par ces exemples ce que va-

lent et ce que durent les apothéoses on les vengeauces parlementaires. Les radicaux se disent, il est vrai, qu'il est indispensable de calmer le

peuple et que, en somme, le vote de

adavre du fou furieux.

de les déshonnorer.

aux yeux des jacobins.

vengeance.

que d'infamie! Mais est-ce bien là du gouverne-ment? et la France a-t-elle déjà tant de sens moral qu'on puisse impuné-ment lui dénoncer comme ennemis les hommes du gouvernement d'hier, appelés peut-être à succèder, dans un lai plus ou moins court; aux révolu tionnaires fanatiques dont on redo de

tionnaires fanatiques dont on redo de le prochain avènement?
Enfin, n'est-ce pos un signe des temps, que l'empressement mis à gracier, sans condition, les un oggés de M. Gambetta, au moment où l'on visit de mettre sin la sellette le marchaèle Mac-Mahon avec ses ministres? Le front haut, le verbe inselent, la dimarche fière, sans offeir des excusés, sans reconnaître un tort, sans engagement pour l'avenir, prêts à reparaitre dans nos Assemblées, et qui sait à devenir ministres, à leur tour, ces hommes, condamnés par les conseils de guerre rentrent dans l'aris, non plus comme des repentans, mais comme plus comme des repentans, mais comme des créanciers de l'ordre social. 1 En face de M. Ranc, amnistié sans

condition, comment a-t-on osé juger le maréchal et flétrir les ministres du 16 Mai et du 23 novembre ?...

ILS N'ONT PAS VOULU D'ENQUÊTE

La Chambre avait, jeudi, une excel-lente occasion de savoir ce qui s'était passé dans la commission du badget,

iu samedi 22 février au jeudi 27. Le samedi, les trente-trois membres de la commission se prononcent en faveur de la conversion; le ministre, à cette daten'a pas d'opinion. Le jeudi, le ministre se prononce contre la conversion: les trente-trois membres n'out

Plus d'opinion !

Résultat : le samedi, la rente 5 010 avait haisse de près de 4 fr.; le jeudi, elle avait remonté de presque autavt. C'était un écart de 7 à 8 010 ! On aim jusqu'à prononcer le mot a d'ESCIA)-OUÈRIE.

C'est sur cette question que M. Lenglé voulait faire quelque lumière. Nous citons l'incident :

M. LENGLÉ. — Je demande la parolopour résenter à la Chambre un projet de résolu-

M. LE PRÉSIDENT. - Vous avez la parole.

M. LE FRÉSIDENT, — Vous avez la parole.

M. LENGLE. — J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de la Chambre, au nom de plusieurs de mes collègues et au mien un projet de résolution airsi coneu :

"Il sera nommé dans les bureaux une commission de vingt-deux membres charged de faire une conquête sur es faits qui, du samedi 22 au joudi 27 février, ont induence le marche des fonds publies, et sur les mesures qui pouraient être prises pour en éviter le retour, « (Exchamations diverses à gauche et au centre.)

A droite: Très bien ! très bien !

M. LENGLE. — Je demande à la Chambre

M. LENGLÉ. — Je demande à la Chambre de vouloir bien accorder à notre projet de résolution le bénéfice de l'urgence. Sur divers bancs à gauche et au centre Non! non!

M. LENGLE. — Je demande e la Chambre la permission, pour motiver l'urgence, de lui donner lecture du très court exposé des motifs qui précède notre proposi-tion tion.
Sur divers banes à gauche et au centre :

on! non!
A droite: Oui! oui! — Lisez! lisez!
M. LENGLE. — Messieurs...
Sur les mêmes banes à gauche et au cen-

: Non! non! droite: Lisez! — C'est votre droit ab-

M. LS PRÉSIDENT. — L'honorable M. Len-glé, après le dépôt du projet de résolution

dont il vient de donner lecture, a demande de flétrissure ne sera jamais une mar-

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

dont il vient de donner lecture, a demandé à la Chambre de prononcer l'urgence...

Je consulte la Chambre sur l'urgence.

M. LENGLÉ. — Mais monsieur le président je demande, dans ce cas, à motiver l'urgence (Non! nor! — Si! si! — Ecoutez!)

M. LE PRÉSIDENT. — La pavole est à M. Lenglé pour motiver sommairement l'urgence qu'il a demandée.

M. LENGLÉ. — Messienrs, chacun de nous se rappelle les fait graves qui se sont passés, à la fin du mois dernier, sur le marche des valeurs publiques. Le plus important de nos fonds d'Etat a subi une dépréciation considérable pendant cinq jours, et, subitement, à la suite d'une declaration tardive de M. le ministre des finances...

M. NEZE-PARRAT. — A la suite d'une discussion dans les bureaux.

M. LENGLÉ... dis est relevé dans des proportions considérables.

Ces faits ont jeté dans l'opinion publique une profonde émotion.

A droite: C'est vrai! — Très bien! très bien!

M. LE COMTE DES ROYS.—Surtout chez eux qui onf perdu!

M. LENGLÉ... La presse française, en province comme à Paris, a été unanime dans son indignation, presque unanime.

A droite: très bien! très bien!

A droite : très bien ! très bien !

A droite: très bien! très bien!

M. LENGLÉ..... et les faits auxquels je fais allusion out inspiré à la presse étrangére eles réflexions qui sont excessivement pénides pour la loyauté et le patriotisme de chacun de nous.

A droite: Très bien! très bien!

M. LENGLÉ. — Nous avions pensé que le gouvernement tiendrait à honneur de porter la lumière dans une aussi grave question, soit que M. le ministre des finances est cherche l'occasion de la traiter à la tribune, soit que M. le garde des secaux est ordonné une instruction judiciaire sur les faits dont it à été parlé dans la presse, faits qut tombent sous le coup de l'article 419 du Lode pénal. Exclamations sur divers bancs à gauche et au centre. — Applaudissements à droite).

à ganche et au centre.— Appendissentiale à droite).

Voilà à la hâte et en très peu de mots, me-sieurs, les motifs pour lesquels nous demandons la nomination d'une commission d'enquête; ils suffisant pour expliquer la nécessité de la déclaration d'urgence. Tres bien! et applaudissements à droite)
M. LE PRÉSIDENT. — Je mets aux voix

M. LENGLÉ. — Pardon I monsieur le pré-sident ; voici une demande de scrutin pu-blic sur la déclaration d'urgence. (Excla-mations au contré et sur divers banes à

M. CUNFO D'ORNANO. — Bien que la Chem-bre dut être ununime dans un pareil vote, neus demandons le scrutin public. Ru-meurs au centre et sur plusieurs bancs à gauche!

Oui! la Chambre devrait être unanimo, si elle avait sonci de sa dignité. M. JE PRÉSIDENT. — J'ai reçu sur la dé-claration d'urgence, une demande de seru-tin public.

va être procédé au scrutin. (Les votes sont recueillis, puis MM, les secrétaires en opérent le dépouillement.)

M. LE PRÉSUDENT. — Voici le résultat du dépouillement du scrutin sur la demande

d'irgence : Nombre de votants d'agorité absolue 213 Pour l'adeptien 223 Contre Lacha mbre n'a pas adupté.

Saufquelques membres de l'extrême gauche, MM. Clémenceau, Perin, etc.. la majorité républicaine a voté centre l'enquete, et voulu étouffer ainsi cette affaire « d'escroquerie. » Parmi les noms de ceux qui ont re-

fusé la lumière, on voit figurer tous les membres de la commission du budget. Ces messieurs avaient, sans doute, quelque bonne raison pour empêcher que le pays fût mis au courant de ce qui s'était passé du samedi au jeudi.

QUESTION A M. LE PRÉFET DE POLICE

On lit dans la Décentralisation : c Les bataillons de la garde nationale e Lyon, pendant l'automne de 1870, ayant alevé le drapeau rouge qui flottait sur le

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

corps de garde de Bellecour pour lui sub-stituer le drapeau tricolore, n'est-ce pas M. le Procureur de la République Audrieux qui est vonu, escorté de deux membres du comité de Salut public, rétabir de sa pro-pre main le drapeau rouge ? » Nous serions charmé que M. le préfet de police démentit cette allégation qui a cours à Lyon sur le compte de M. Andrieux. »

LA « REVUE DES DEUX MONDES » et la situation

La Revue des Deux Mondes n'est ostile ni aux institutions républicaines, ni en général aux hommes du parti républicain. Les jugements qu'elle porte sur la situation présente n'en ont que plus d'autorité quand ils ne sont pas favorables. Dans le nu-méro publié hier matin, l'état actuel des choses est apprécié dans les termes suivants:

suivants:

Ou'est-ce que peut bien être cette République républicaine qu'on nous promet et qui ne s'est manifestée jusqu'ici que par des procedés assez bizarres, sous des figures assez étranges? C'est sans doute la République telle que l'entend le conseil municipal de Paris, qui devient de plus en plus une succursale radicale du Parlement, une troisième Chambre politique, un troisième ou un quatrième pouvoir dans l'Etat.

une troisieme Chambre volitique, un troisième ou un quatrième pouvoir dans l'Elat.

C'est la République qui réclame l'amnistie pour les insurgés de la Commune et les rigueurs d'une justice exemplaire contre ceux qu'en appelle les insurgés du 16 Mai.

—C'est la République qui travaille ale désorganisation de la préfecture de police et qui se croit victorieuse en entendant les musiques militaires jouer la Marseillaise. —C'est la République qui n'admet M. Jules Grévy lui-même qu'à la condition que M. Grévy se soumette aux volontés du radicalisme et qui prétend bien ne pas laisser plus long-temps au pouvolr les derniers représentants du centre-gauche demeurés dans le cabinet. G'est, en un mot, la République des réminiscences révolutionnaires, des traditions de violence, des fanatismes de parti, de l'esprit d'exclusion et de désorganisation. Elle est à l'œuvre depuis deux mois et elle a cu au moins ce succès singulier de tout paralyser dans le Parlement, de eréer an gouvernement toute sorte d'impossibilités. Le radicalisme ne règne pas, il n'a pas la majorité dans les Chambres; mais pas sa hardiesse il s'impose à la majorité réelle, il fausse toute la politique, et le seul résultat jusqu'ici de cette intervention ambitieuse et bruyante du radicalisme c'est d'avoir compromis en deux mois la situation paisible qui existait au lendemain des élections sénatoriales, d'avoir créé un état de malaise, d'inquiétude et de défiance qui écalte parnne qui existat au lendemain des elections sénatoriales, d'avoir-crée un état de malaise, d'inquiétude et de défiance qui éclate par-tout, sous toutes les formes. — Il faut dire tout simplement le mot : la République n'est-pas en progrès dans la confiance du pays non plus que dans la confiance de l'Eu-

Les réflexions présentées par la Rerue des Deux Mondes ne lui sont pas particulières. Nous avons lieu de croire qu'elles sont faites par tous les hom-mes un peu éclairés du parti républicain.

SÉNAT

(Service télégraphique particulier Séance du 15 Mars 1879 Présidence de M. MARTEL

Le Sénat reprend la discussion du projet de loi sur la caisse nationale de pré-

oyance. Il adopte l'amendement Roujat sur l'ar-

Les autres articles du projet sont adoptés renvoyés à la commission. Le Sénat s'ajourne amardi.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

(Service télégraphique particulier)
Présidence M. Gambetta
Séance du 13 Mars 1879.
La séance s'ouve à deux heures.
Rectification
M-Périn montes à la tribune pour présenter une rectification au procès-verbal de la dernière séance.

Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX INSERTIONS:

Annonces: la ligne. . . 20 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonne-ments d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reques à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. Havas, Laffithe Et C'', 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Oppice de Publicité.

Il dit que c'est la commission qui a de-mandé au ministre de la guerre la commu-

mande au ministre de la guerre la commu-nication des rapports.

La Chambre adopte plusieurs projets d'intérét local.

M. Ferry, ministre de l'instruction pu-blique, dépose te un projet de loi relatif au conseil supérieur de l'instruction publique et au conseil d'Académie; 2e, un projet de loi relatif à la liberté de l'eliseignement su-périeur.

périeur. L'orateur donne lecture de ce dernier

L'orateur donne lecture de ce dernier projet qui supprime les jurys mixtes et impose aux élèves des facultés libres l'obligation de passer leurs examens devant un jury exclusivement composé de professeurs de l'Université de l'Etat.

La Chambre prend en considération la proposition de loi précédemment adoptée par le Sénat, relative à l'enseignement departement et communal de l'agriculture.

La Chambre renvoie à jeudi la discussion de la proposition de loi de M. Victor Plessier, tendant à restituer aux conseils municipaux la nomination des membres des commissions administratives des hospices et des hôpitaux et des bureaux de bienet des hôpitaux et des bureaux de bien-

faisance.

Elle prend en considération la proposition de loi de M. Lockroy, ayant pour objet d'affecter à l'isolement de la Bibliothèque nationale la somme de 5,100,000 francs
primitivement destinée à la restauration
du palais des Tuileries.

Elle rejette la proposition de loi de M. de
Gasté tendant à diminuer l'intérêt de la
rente française 5 p. 400.

La Chambre renvoie à lundi la 2e délibération sur la proposition de loi de M. Paul
ration sur la proposition de loi de M. Paul

ration sur la proposition de loi de M. Paul Bert, relative à l'établissement des écoles

normales primaires.

Ellle prend en considération la proposition de loi de M. Edouard Millaud et plusieurs de ses collègues, relative au colportage des livres, brochures, lithographies et autres écrits imprimes

utres écrits imprimés. Une disposition additionnelle relative au olportage des journaux est adoptée. La séance est levée.

Appel des réservistes de la classe 1872.

Tous les résevistes de la classe 1872 (100 série cavalerie, artillerie et trains) scront appelés le 2 mai. Les réservistes des autres classes seront appelés le 20 août et le 1st septembre.

Un Instituteur laïc.

Un Instituteur laïc.

Les feuilles rouges ont ouvert dans leurs colonnes une rubrique intitulée Acta sanctorum. Elles y groupent tous les faits de « morale independante » qu'à raison ou à tort les radicaux relèvent parfois à charge des membres du clergé ou des corporations religieuses. Il va de soi que ces mêmes feuilles gardent un stience absolu sur les nombreuses fredaines que la justice met sur le compte das instituteurs laïces. Ce sont la pecadit. Les fauxactes dont la religieuses. Il va de soi que ces mêmes feuilles gardent un stience absolu sur les nombreuses fredaines que la justice met sur le compte das instituteurs laïces. Ce sont la pecadit. Les fauxactes des parler. Voici ce que nous lisons dans une feuille parisienne:

« Nous croyons utile de signaler que tous les instituteurs laïques ne sont pas vertueux, ca que souvent on rencontre chez eux des mœurs instituteurs congréganistes, on s'en prend a la religion. A qui s'en prendra-t-on de l'odieuse alfaire qu'a jugee résemment la Cour d'assises de Paris?

« Un nommé Renaudin, instituteur-adjoint à l'école communale de la rue du Retrait (20e arriondissement, aprè de 23 ans, ctait accussé d'avoir commis d'immombrables attentats à la pudeur sur six confants de sa chase. Les pauvres petits garcons, dont le plus agré n'a pas ouze-ans, sont venus l'un apres l'autre raconter au jury la honteuse conduite de celui qui avait pour mission de former leur-esprit et leur cœur.

» Renaudin était défendu par Me Lachaud. Après un réquisitoire de M. l'avocat-général Lefebvre de Vietville, il s'en est tiré avec six aus de reclusion.

» Voyons, chers confrères, yous qui rendez le clerge responsable des crimes de quelques inc.

ans de réclusion. Se le est ure avec six » Voyons, chere confrères, yous qui rendez le cierge responsable des crimes de quelques ins-tituteurs congréganistes, que diriez-vous de nous sit nous rendions M. Herold et le conseil rauntéipal responsables de l'infamie de Renau-din? »

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière)
Paris, 15 mars 1879.
Le caractère absolument mesquin et piteux de la discussion d'avant-hier, qui, dans un autre milieu et conduite par d'autres hommes, pouvait prendre

Feuilleton du Journal de Roubaix

Il est bon de prévenir le lecteur qui ne connaîtrait pas Saint-André de Fontenay, — lieu dans lequel je place cette histoire, — que c'est un charmant village de Normandie, situé à environ quatre ou cinq kilomètres de Caen.

Bien que jeté ainsi dans la plaine, le village de Fontenay possède tous les charmes, tous les attraits des pays les plus agrestes. L'Orne le traverse et baigne ses champs et ses prairies en les fécondant. Cette rievière qui par son calme, son lit resserré mais frais et sablonneux, les jones qui l'entourent et les roches moussues qui la bornent, se dérobe aisèment aux regards et suit son cours presque mystèrieusement, saifit à donner du mouvement, de la grâce et de la vie aux rives qu'elle baigne.

Des voyageurs et des artistes ont souvent dit que les sites et les paysages que l'on trouve aux environs de l'ontenay sont capables de rivaliser avec les merveilles de de la Suisse. Que le lecteur veuille bien accepter cette opinion qui sera la seule description du pays. On a tant écrit sur la nature, sur les bois, sur les eaux, sur les prés, les vallons et les coteaux, que la plus séduisante analyse en serait qu'une vieil'e histoire pour tous ceux qui n'ont pas une raison particulière d'aimer Fontenay.

L'écris ce passage pour obéir à mes souvenirs et pour contenter mon cœur. Les plus beaux jours de mon enfance se sont écoulés à Fontenay dans une demeurs voisine de la route et qu'on appelait alors le petit château. Nous nous y établissions à la à la naissance des feuilles, gous quittions à leur chute. Nos imaginations jeunes et

pleines d'illusions n'étaient point frappées par le triste spectacle de la défaillance de de la nature; pour nous, enfants, elle était toujours comme une grande dame, belle et parée. Depuis cette époque, j'ai vu d'élé-gantes villes, des maisons antiques ou spacieuses qui métient et justifient le titre de château; j'ai vu aussi les arbres dépouil-lés de leur parure, les champs dans leur nudité... Je n'ai trouvé nulle part le char-me particulier du petit nid de Fontenay, entre cour et jardin, ave son bois toujours vert, ses fruits savoureux, ses fleurs parfuvert, ses fruits savoureux, ses fleurs parfu-mées, ses ruisseaux dans l'herbe et l'étang

vert, ses fruits savoureux, ses fleurs parfumées, ses ruisseaux dans l'herbe et l'étang ou dans les roseaux jouaient les grenouilles vertes... Mais les souvenirs doivent se cacher comme un bouquet flétri; pour le vulgaire ce n'est qu'un paquet de feuilles sèches, tandis que celui qui l'a composé avec amour y retrouve tonjours les couleurs effacées et les parfums enfois.

En 18... un matin des derniers jours d'avril, par un ciel pur et piein d'espérances, neus primes mon ami Faustin et moi une barque fragile comme une coquille de noix, et nous anusames à jeterl'épervier fout en descendant l'Orne le long des près fleuris. Notre péche ne fut pas miraculeuse, — elle se borna à la possession de quelques poissons argentés que mon ami pretendit appartenir à la famile des gotijons et être excellents en friture, — mais elle devint fatigante. Le soieil qui ne faisait que poindre à l'horizon au moment du départ, s'était insensiblement élevé; dès huit heures il nous brûlait de ses rayons. L'épervier facile à manier au début, avait acquis en se mouillant un poids énorme qui faisait de génèrer le plaisir on travait. Vers neuf heures, d'un accord commun nous primes lerre, et pourfaut avec autant de précaution que de sollicitude un pâté de Chartres arrivé de la veille et deux bouteilles de houteilles de la vielle et deux bouteilles de lable et de siège; le soleil avait bu la

rosec. Bientôt commença le repas auquel nous fimes honneur avec l'appétit de gens qui ont vu lever l'aurore.

Prendant que nous procedions a cette agrea-ble occupation, un homme mal vêtu s'ap-procha. Avec mes habitudes d'artiste, men procha. Avec mes habitudes d'artiste, men imagination créa de suite un roman. Cet individu, grand et robuste, pouvait avoir quarante ans ; une calvitie précoce ne per-mettait plus de distinguerla couleur de ses cheveux; quelques mèches grises tombaient scheveux; quelques meches grises tombaient seules sur ses epaules; par un dirange contraste, ses youx et ses sourcils étaient du plus beau noir, ce qui donnait à sa physionomie un caractère etrange plutôt dur qu'agréable. Son visage avait cependant de la régularité et même un reste de distinction, quoique sa mise fût celle d'un homme du peuple. Il portait la blouse des hergers et leur routière qui se drapait sur son épaule gauche avec une certaine élégance. Ses mains étaient brunes, mais non point fatignées par le travail: il tenaît dans l'une d'elles, un conteau avec lequel il s'amissait à l'aconner un siffict dans une branche de sureau.

ne de sureau. En regardant attentivement notre visj-En regardant attentivement notre visi-teur qui s'approchait, j'apercus quelques fléttissures que l'ivrognerie ou la débanche plus que l'âge avaient imprimées sur sa fi-gure comme de honteux stigmates. Il ne baissa pas les yeux en nous saluant avec cette timidité feinte ou ruséo du paysan normand, qui cherche à surprendre en-des-sous les dispositions de son interlocteur; cet homme vint à nous le regard fler, hardi presque insollent. presque insollent.

- Comment vous portez-yous, Benoit? lui demanda mon ami, en se soulevant un peu sur le coude.

— Passablement, Monsieur, je vous re-mercie; sans les rhumatismes j'irais très-

bien.

- Votre état ne convient guère à vos douleurs, il faudrait trouver une autre occupation.

Le berger sourit amèrement :

— Il n'y a pas beaucoup d'états qui me onviennent ; j'ai été élevé à ne rien faire, — On apprend, dit Faustin avec un léger mouvement d'inpatience, on peut finir mieux qu'on n'a commence.

La figure de Benoît se colora et prit une

uvaise expression que j'eus peur d'une -C'est bien facile aux gens riches de par-ainsi, murmura-t-il, avec un geste plein

— Ma foi, c'est vrai, reprit chaleureuse-ment l'austin, dont l'excellent cœur se re-prochait déjà la parole brusque qui lui était échappée; oubliez ma vivacité comme je veux onblier votre histoire, et prenez avec nous un verre de vieux vin.

nous un verre de vieux vin.

Le berger se fit un peu prier, et je crus qu'il conservait un reste de rancune. Cependant sur l'insistance de mon ami et sur l'assurance réitérée que le vin était inofiensif, il en but non-seulement un verre mais plusieurs, et je demeurai convaincu que l'homme que j'avais sous les yeux était une des nombreuses victimes de l'intempérance et qu'elle seule l'avait fait déchoir de quelque heureuse position.

Des propos sans valeur continuèrent à s'échanger jusqu'à ce que le berger nous quittât.

quittat.

— Eh bien! demandai-je à Faustin, quand Benoit fut hors de portée de la voix, celui qui nous quitte est-il un personnage ou n'est-il qu'un mendian!? - Il n'est guère plus qu'un mendiant, ré-pondit tristement mon ami; quoique le troupeau dont on lui a confié la garde lui vaille de gagner son pain quotidien: mal-heureusement il a de l'acheuses habitudes dont il est lent à se corriger.

- Tu l'as traité en grand gomme, reje en riant, tu as parlé do son histoire, pas qui veut une bistoire.

Faustin haussa les épaules: - Heureux qui n'en a pas, dit-il laconi-

le déjeuner étant achevé. nous allumâmes nos cigares, un silence digestif s'éta-blit. J'en fus bientôt las. D'ailleurs la répu-

mes nos cigares, un silence digestif s'étabitt. J'en fus hientôt las. D'ailleurs la répugnance que Faustin manifestait à parler ayec détails de Benoît ne faisait qu'accroître nos curiosité. J'interpellai donc de nouveau mon ami qui paraissait songeur.

— Baconte-moi l'histoire de ce berger.

— J'y pensais, dit-il, et pourtant je t'assure qu'elle ne renferme que les faits ordinaires de la vie de bien des jeunes gens qu'une mauvaise éducation et la paresse ont conduits au désordre.

— J'espère parbleu bien, repris-je en riant, que l'homme qui nous quitten èst ni un échappé du bagne, ni un assassin: le drame ne conviendrait pas aux beaux lieux ou nous sommes. J'atlends et je veux une histoire d'amour bien sentimentale, dont je puisse lirer parti pour le roman que me reclame mon éditeur.

— Je te défie, dit malicieusement Faustin,—qui connaît son temps et son monde, — d'intéresser les lecteurs de xix' siècle avec le simple récit que je vais te faire.

— Mo defends-tu de l'habilher un peu ? demandai-je en plaisantant.

— Ah! me répondit-il sur le même ton, le luxe a fait de tels progrès que si la vérité sortait aujourd'hui d'un puits, je crois qu'elle sortirait vétue; orne done mon récit si tu le juges digne d'être écrit.

J'étendis mes jambes au soleil pendant que ma tête recevait l'ombre protectrice d'un arbre bien feuillu, et regardant les spirales de frimée blan-he qui sortaient de mon cigare et faisaient mille courbes capricieuses avant de se perdre dans l'air, j'écoutai Faustin qui raconta.

IMMOLATION

PREMIÈRE PARTIE

Il y a quelques années, parmi nos plus jolies tilles, on citait Rose Mériot. Dispen-ses-noi des portraits. Tu es coloriste, tu fera celui-là un jour où le ciel sera bleu, comme aujourd'hui, et ta palette blanche et rose; car cette enfant était fraiche comme son nom. La santé s'épanouissait sur son son nom. La santé s'épanouissait sur son visage, et je pourrais presque d'rela vertu, tant la candeur et l'innocence se reflétaient dans ses grands yeux! Sa figure était ou-verte et enjouée : on y lisait le contente-ment de la vic et l'épanouissement d'uno verte et enjouee : on y lisait le contentement de la vie et l'épanouissement d'uno heureuse jeunesse; son regard était limpide, caressant, espiègle, tendre ou réveur s'lon les impressions très-mobiles de cette âme ardente; sa bouche paraissait dessinée tout exprès pour la gaité, car un hon et franc rire l'ouvrait constamment : sa tenue chaste, sa mise simple et un parfum d'honnéteté rédandu dans toute sa personne lui donnaient un singulier attrait.

Par-dessus tout cela, elle était bonne, sincèrement bonne avec un cœur aimant et droit qui demandait un peu de sympathie à tout le monde, parce que, lui, ce cœur de dix-huit ans aimait tout le monde. Elle faisait si bien par ses gentillesses envers ses compagnes, par ses attentions auprès des vieillards, par son dévouement à l'égard des pauvres et des malades, qu'on lui pardonnait d'être jolie et que les femmes l'aimaient quand même.

A suitre.